

Marché de l'art: Le Grand Palais accueille «FAB» à Paris. Cette fois, c'est réussi!

La foire généraliste va de l'archéologie à l'art moderne. Elle accueille une centaine de participants. Excellent niveau moyen.

In Kürze:

Tiens, il fait bon tiède. Ni trop, ni trop peu. Avec la verrière géante du Grand Palais à Paris, on ne sait jamais. Le public peut se voir cuit à l'étouffée. Il arrive aussi pour lui d'entrer dans un réfrigérateur, comme l'année dernière au vernissage de FAB. Sa première édition dans ce lieu, dont l'accès tenait pourtant de la promotion sociale pour les organisateurs, était déjà mal partie la veille avec un dîner de gala où les convives recevaient des couvertures chaudes. «Incontournable» comme il se doit, l'événement avait du coup annoncé qu'il ne se déroulerait plus en novembre, mais en septembre. Une sorte de retour à la normale. Dans mes souvenirs, la vénérable Biennale des antiquaires, qui s'est aujourd'hui mariée avec le juvénile Fine Art Paris, ouvrait la saison artistique de la capitale une année sur deux. Le salon se déroule en revanche tous les ans depuis leur union oedipienne. C'est comme si un adolescent avait épousé sa mère, pour ne pas dire sa grand'mère sénéscente.

Toute foire se doit d'acquiescer son décor. Je me souviens de Biennales aménagées par Pier Luigi Pizzi ou, dans un autre genre, Karl Lagerfeld. Avec ses arceaux semblant destinés à une partie de croquet géante et des moquettes arborant des tons pour le moins audacieux, la mise en scène 2025 m'a semblé singulièrement ratée. La malheureuse signant la chose se nomme Constance Guisset. C'est comme si la «designer» avait voulu éclipser le contenu des stands. Il y en a pourtant en tout une centaine. Des petits, des grands et un énorme, puisque Landau Fine Art s'est offert 240 mètres carrés à un mois d'Art/Basel Paris où la galerie viendra aussi. Une sorte d'appartement avec un Picasso mahous de 1965 comme pièce de résistance et un garde privé zonzonnant dans l'espace. Il n'a autrement pas été trop difficile de trouver des participants, même si l'un d'eux m'a avoué sous le sceau du secret avoir été rattrapé (1) en juillet afin de boucher un trou. Comme chacun sait, il y a aujourd'hui trop de foires, même si l'art ancien semble se voir écarté aujourd'hui des salons comme s'il ne lui restait plus pour vivre que les EHPAD. Jeunisme, jaunisme...

Ces considérations faites, je dois admettre que l'édition 2025 se révèle réussie. Le niveau moyen se situe nettement au-dessus de la moyenne, même s'il manque un peu de chefs-d'oeuvre. Il y a une grande variété de participants, même si la grande majorité d'entre eux vient de Paris, ce qui fait de FAB un événement non pas international ni même national mais municipal. La plupart des disciplines se voient du coup représentées, du tribal (Paris Tribal vient pourtant d'avoir lieu...) à la peinture moderne en passant par la bibliophilie ou le mobilier ancien. Un coup de projecteur se voit porté sur les nouveaux marchands devant revivifier la profession. Les fameuses «jeunes pousses». Il y a enfin l'institution invitée, ce qui fait toujours sérieux. Il s'agit aujourd'hui d'un Musée Nissim de Camondo en restauration. Le pauvre n'a pas bien réussi son coup. Le public se croirait dans une vitrine de grand magasin.

Autrement les marchands ont presque tous accompli de louables efforts, même si certains d'entre eux (je ne donnerai pas ma liste rouge) ne me semblent pas posséder le niveau FAB. Steinitz présente une «period room» très «grand genre» avec des meubles magnifiques et les chenets de bronze doré livrés à Louis XV pour son château (disparu) de La Muette. A l'opposé, Samuel Drylewicz, révélation de l'année, propose des peintres et peintresses 1900 parfaitement inconnus à des prix doux. Il y a là des gens méritant vraiment de sortir du purgatoire. Côté peinture ancienne, j'ai comme toujours admiré le stand d'Eric Coatalem, où j'ai retrouvé des dessins récemment vendus à Genève chez Piguet (2) Il y a d'autres oeuvres graphiques chez les De Bayser, dont la participation s'orchestre autour d'un merveilleux pastel de la Vénitienne Rosalba Carriera. Il se trouve enfin des

meubles spectaculaires chez Léage, qui a imaginé pour les mettre en valeur des cloisons ressemblant à un cannage géant.

Les modernes ne se voient pas oubliés, même si FAB ne glisse pas dangereusement vers le contemporain comme la TEFAF à Maastricht. On reste dans les grands noms chez **Applicat**-Prazan, qui mise cette fois sur Jean Dubuffet, Alberto Magnelli ou Jean Paul Riopelle, mais toujours avec originalité bienvenue. L'amateur sent aussi une ligne chez Antoine Laurentin, qui sait éviter les effets de mode. Un «focus» se fait chez lui cette année sur Geneviève Asse sans que l'on sente là un #MeToo opportuniste en arrière-plan. Avec David Lévy, le visiteur reste également loin du «flashy» spéculatif. Une chose que l'on sent terriblement dans les espaces, quasi interchangeables, proposant du «design» des années 1950. Il me faut signaler ici le stand brassant au mixeur cinq galeries aussi bien spécialisées dans le Moyen Age que l'Art déco ou la peinture moderne. Il a été touillé par Jean-Hubert Martin, auteur en 2016 de l'exposition «Carambolages» au Grand Palais. Il semble de bon goût de s'extasier sur le résultat, comme le fait «Le Figaro». J'avoue ne pas partager cet enthousiasme. Une chose que j'ai communiquée à l'auteur de cet iconoclasme sans me brouiller avec lui pour autant. Il y a comme cela des gens de bonne compagnie.

Mon descriptif demeure ici très limitatif. Fatalement. Il y aurait beaucoup d'autres galeristes dont le travail devrait se voir salué. C'est ce qui m'a fait parler de «niveau moyen très élevé». Je pense aux libraires, de Camille Sourget à Stéphane Clavreuil. Aux exotiques, dont Yann Ferrandin, Mingei ou Didier Claes. Aux marchands de gravures qu'on oublie régulièrement de citer, sans doute parce qu'ils ne sont pas assez chers. Je pense à la maison Prouté comme à Sarah Sauvin. A tous les autres enfin, dont je n'ai pas le nom sur le bout de la langue. Sorti de l'esprit... Evanouis... Il faudra un jour élever un monument au galeriste inconnu. Au Grand Palais, on tutoie finalement presque l'Arc de Triomphe.

(1) «Rapperché». Rattrapé au vol, jadis en Suisse romande.

(2)«Comme je ne les fabrique pas encore, il me faut bien les trouver quelque part», m'a répondu Eric Coatalem.

FAB, Grand Palais, venue Winston Churchill, Paris, jusqu'au 24 septembre. Site

<https://fabparis.com>

Ouvert le 23 septembre de 11h à 22h, le 24 de 11h à 18h. On peut prendre son billet en ligne. Il n'y a pas la foule, mais les affaires marchent bien ici en 2025. La divine surprise.